

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	11
Prologue. Enfances de l'art	15
Chapitre I. Metz, ou l'enfance	17
Chapitre II. Strasbourg (et New York)	25
Chapitre III. <i>Les Amertumes</i> , ou l'écriture de plateau	33
Chapitre IV. <i>La Marche</i> : dialogue avec la Parole	45
Chapitre V. <i>Procès ivre</i> , ou le point final Dostoïevski	52
Chapitre VI. <i>L'Héritage</i> sans héritage	60
Chapitre VII. De <i>Récits morts</i> à <i>La Nuit perdue</i> : désœuvres- ments	68
Chapitre VIII. <i>Des voix sourdes</i> et <i>Le Jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet</i> , pièces inouïes, pièces invisibles	75
Chapitre IX. Strasbourg ; en passer par la mort, et renaître .	83
Chapitre X. De Pralognan à Paris, tout un roman	93
Chapitre XI. <i>La Nuit juste avant les forêts</i> , ou l'aboutissement originel	102
Chapitre XII. <i>Sallinger</i> , ou l'aliénation	119
Chapitre XIII. Images d'un récit fondateur : <i>Pour Nwofia</i> ...	132
Chapitre XIV. Refuge aux Amériques : <i>Nouvelles</i> et <i>Combat de nègre et de chiens</i>	149
Chapitre XV. Reconnaissances : nouvelles prémisses	176
Chapitre XVI. <i>Quai</i> de New York, et <i>Combat</i> de Nanterre ..	200
Chapitre XVII. L'écriture cinéma : <i>Nickel Stuff</i> et <i>Le Dernier Dragon</i>	232
Chapitre XVIII. Reconnaissance publique et stratégie d'évite- ment	245
Chapitre XIX. Dialectiques de <i>Dans la solitude des champs de coton</i>	253

Chapitre XX. Terminal <i>Quai Ouest</i> , et d'autres départs : <i>Taba- taba</i> , ou <i>Babylone</i>	265
Chapitre XXI. Jouer avec le théâtre : <i>Le Retour au désert</i>	285
Chapitre XXII. Création de <i>Dans la solitude des champs de coton</i> ; écriture du <i>Conte d'hiver</i>	293
Chapitre XXIII. Le visage vivant de la mort : <i>Roberto Zucco</i> .	310
Chapitre XXIV. Dernières scènes	318
Chapitre XXV. Ultimes voyages	329
Chapitre XXVI. « Do we ? »	338
Épilogue	341

AVANT-PROPOS

À la vie de Bernard-Marie Koltès sont attachés le privilège du secret et l'appel du désir. Au secret, sa vie tout entière paraît vouée comme à un pacte. Et au désir, l'écriture est son serment qui le révèle.

Emporté à quarante et un ans, en 1989, Bernard-Marie Koltès n'aura pas seulement laissé une œuvre, mais aussi son inachèvement qui la constitue finalement de part en part.

De son vivant, dix ans durant, son œuvre fut célébrée, montée par Patrice Chéreau qui la choisit en contemporain essentiel, et pendant dix ans elle fut ainsi reconnue comme celle de notre temps ; dix ans ensuite elle fut lue et commentée, reprise et éditée, dressée au rang de classique du présent ; depuis dix ans, on la joue sur toutes les scènes du monde.

Trente ans après sa disparition, la vie et son pacte demeurent intacts : ce qui lie l'expérience aux secrets qui exigent en soi de rejoindre les territoires les plus vifs où la vie elle-même serait de nouveau possible et réinventée à rebours des origines. Dès lors, ce qu'on croyait appartenir au champ de l'œuvre, sa faculté à rebattre les cartes de l'art, relève aussi de part en part de la vie, d'une articulation intime entre l'expérience et l'écriture, une façon neuve de penser le monde qui le renouvelle.

Ce que nous laisse Bernard-Marie Koltès, ce n'est en rien l'exemple d'une vie, ou l'héritage d'une œuvre, mais cette faculté à éprouver dans la vie les forces capables de reconquérir des territoires de fiction, et par là des imaginaires intimes, politiques ou érotiques essentiels pour que nous puissions, en retour et en partage, habiter ce monde et le rendre possible, percevoir la nature des corps qui peuplent notre histoire et en reprendre possession.

D'une radicalité profonde et offerte cependant à une reconnaissance immédiate, l'œuvre de Koltès ne peut se lire qu'en

regard de cette vie, non pas qu'elle l'explique, ou la prouve, mais parce que Koltès a fait de sa vie l'expérience même, esthétique et politique, de ces conquêtes, où il s'agissait avant tout de trouver, voire d'inventer, les espaces où se donner naissance, pour pouvoir donner naissance à l'écriture, et réinventer les fables susceptibles de nous réapproprier le monde.

C'est dans cette mesure que raconter ce que fut la vie de Bernard-Marie Koltès a un sens, et c'est pourquoi ce sens porte avec lui le refus de s'attacher aux événements superficiels de l'existence, pour mieux lire dans les articulations de l'œuvre et de l'expérience ce que cet auteur inventa pour nous : une manière d'inventer dans l'écriture la vie : la sienne ou la nôtre, comme celle de notre temps.

Au principe de cette vie et de son œuvre, la beauté a tenu seule lieu de morale : c'est là que s'est nouée peut-être au plus haut la relation entre l'expérience et l'écriture, là que conduit le mouvement de tout désir voulant écrire en retour cette vie. L'écrire en ce sens serait moins la raconter qu'aborder les termes de ce pacte, ou le sens d'un secret que rien ne saurait dévoiler sans qu'il soit aboli. La raconter serait surtout approcher les existences nombreuses et contradictoires qui constituent la vie de Bernard-Marie Koltès.

En regard de cette loi de la beauté peuvent ainsi se lire les tensions entre la solitude essentielle pour écrire, et les centaines de lettres qu'il aura adressées à ses proches, mère, frères, amis à qui il était lié. Et c'est cette exigence de beauté qui semble conduire l'autre tension, celle de l'hostilité intraitable, mainte fois dite, qu'il portait au théâtre, et son amour que cependant il lui vouait. Cette beauté toujours réside au fondement de l'énigme insondable qui traverse cette œuvre, comme au cœur de toutes les autres tensions qui animent la vie : où l'esthétique est une manière d'évoluer pour percevoir la vie ; où la solitude et la communauté se déchirent l'une par l'autre pour féconder l'appartenance à l'ici et maintenant ; où l'art ne peut se penser qu'en défi à l'art, en haine puisqu'elle interrompt la vie, en tendresse puisqu'elle permet de la recommencer ; où l'immanence sacrée ne cesse d'être une question restée jusqu'au dernier jour sans réponse : *in God we trust, do we*¹ ?

1. Ultime mot écrit, et adressé quelques jours avant sa mort, à son frère François et son épouse.

Et sur tout cela traverse une mélancolie sereine, la joie d'être un désespéré, le sourire de celui qui regarde l'Histoire tomber et ses ruines où recommencer d'autres histoires, le rire aussi et surtout dont tous, proches et amis, témoignent comme d'un talisman.

Une vie essentielle en regard de l'œuvre donc, si l'œuvre s'écrit en raison de la vie, et pour puiser en elle les énergies capables de toujours lui donner naissance. Une vie que Bernard-Marie Koltès aura vécue jusqu'à l'écrire, et écrite pour l'avoir vécue : de voyages jusqu'aux confins de civilisations perdues au Guatemala, en villes rêvées comme des Babylone contemporaines, New York, Lagos, Salvador de Bahia, Paris – les ruines de Tikal qui les contiendraient toutes ; des rencontres, corps d'acteurs sur lesquels écrire, corps désirables à qui se livrer, corps contre lesquels éprouver sa propre vie jusqu'en ses limites pour qu'elles puissent être franchies.

« J'ai vécu des expériences décisives, mais elles sont irracontables. » Je voudrais ici seulement approcher l'irracontable de ces expériences – non en vertu d'un savoir qui saurait les expliquer par la preuve, plutôt chercher dans un parcours les traces de quelques trajectoires fuyantes qui dessinent comme des constellations de sens et d'intensité pour notre présent.

PROLOGUE ENFANCES DE L'ART

1968

Janvier 1968.

La scène est à Strasbourg.

Maria Casarès s'avance. C'est Médée. Dès les premiers mots, le choc est puissant. La comédienne espagnole joue le rôle d'une vie. Dans son corps, c'est la tragédie même. Et dans sa présence, la violence calme qu'elle impose au moindre mouvement, il y a la sauvagerie et la douceur. La beauté qui s'incarne et la force d'un appel. Il y a surtout l'origine d'un désir.

Au milieu du public, un jeune homme, pris de vertige, sort à la fin du premier acte. Le choc est pour lui plus grand que la tragédie qu'on joue, dans cette salle de la Comédie de l'Est ce 12 janvier 1968.

Pour cet homme, bouleversé, ce soir est une révélation.

Il revient dans la salle peu après. Il regarde Casarès. Il oubliera tout le reste, la tragédie *Medea* de Sénèque, cette mise en scène de Jorge Lavelli, les décors, les costumes, la musique, la fable qui se jouait. Une histoire plus essentielle pour lui repose sur le visage de l'actrice, alors il la regarde.

Quand le spectacle s'achève, il veut la rencontrer, lui parler. Mais que lui dire ? Lui, il n'est rien, n'a rien écrit. Étudiant en journalisme, il n'a jamais su de quoi sa vie pourrait être faite. Ce soir pourtant, tout a changé.

En sortant, dans la fièvre de ce soir-là, du soir glacial de janvier dans Strasbourg, sur le chemin qui le ramène chez lui, pour la première fois de sa vie, il sait.

Il dit : *je vais écrire.*

Le pacte qu'il noue avec lui-même sous le regard de Casarès, il ne l'oubliera jamais. Sa vie, sa vie véritable, commence ici.

Bernard-Marie Koltès va avoir vingt ans. Ce soir de janvier est une naissance.

I

METZ, OUL'ENFANCE

1948-1968

Il y a l'autre naissance surgie dans les cris d'un enfant qui ne sait pas son nom. Le 9 avril 1948 est un vendredi. Au 13, rue d'Hannoncelles, dans le quartier du Sablon, Germaine Koltès met au monde son troisième enfant. C'est un fils, comme ses aînés.

Metz sera la ville de l'enfance, celle de la douceur d'une jeunesse protégée dans l'amour de sa mère. La tendresse que le plus jeune fils éprouve pour elle est immense. Rien, jamais, ne pourra l'amoinrir. Dès les plus jeunes années, elle le distingue. Jusqu'à sa mort, chaque moment viendra la confirmer, et chaque lettre qu'il lui adressera toutes ces années à venir voudra l'affermir.

Germaine est fille de la région. Elle est née à Montigny-lès-Metz, son père est cheminot. Il s'appelle *Welsch* : nom qu'elle détestait, parce que c'était l'insulte qui en allemand désigne les Français – et puisque l'écriture peut venger l'origine, elle signait parfois *Velche*.

Peu avant la guerre, Germaine avait épousé un jeune officier, Édouard Koltès. La famille Koltès est moins argentée que les Welsch ; c'est dans les mines de fer de Wendel, à Moyeuvre-Grande en Moselle que depuis des générations ils travaillent depuis leur départ de Trêves dans la Sarre allemande à la fin du XIX^e siècle. Après ses études secondaires, Édouard entre au Grand Séminaire pour y rester deux ans, mais il décide de s'engager dans l'armée peu avant la guerre. Parti rejoindre sa compagnie mobilisée en août 1939, il traverse la Drôle de Guerre comme bien des soldats, dans l'attente et le désœuvrement. La guerre que vit Édouard Koltès pourrait sembler roma-

nesque¹, elle est à l'image de la guerre elle-même, et son trajet paraît l'itinéraire commun d'un officier d'active. Après la défaite fulgurante, l'arrestation et l'internement derrière la ligne de front, il s'évade : affecté dans l'Armée d'Armistice au Maroc, il voit son régiment basculer, comme bien d'autres, dans l'Armée de la Libération au moment où le général Giraud prend le commandement de l'Armée d'Afrique parti ensuite à la reconquête de l'Italie, de la France, jusqu'en Allemagne et les camps dont Édouard rapportera quelques photographies.

Cette guerre ressemble à celle de beaucoup de soldats qui ont traversé ces années de chaos durant lesquelles les frontières basculent, bougent *comme la crête des vagues*², et se renversent ; pendant lesquelles aussi ces hommes ont fini par fonder une vie et leur famille.

Germaine Koltès a rejoint son époux à Rabat en 1942. Un premier fils naît, Jean-Marie, en 1943. À la Libération, Germaine veut rentrer. Et rentrer, cela veut dire : Metz. Après la Libération, le jeune lieutenant est affecté le 22 février 1945 au 151^e régiment d'infanterie. La famille emménage dans le quartier du Sablon.

Là, naît en 1946 un second fils, François ; puis, en avril 1948, Bernard, de son second prénom Marie.

L'après-guerre n'est qu'une illusion. La France continue la guerre, la sienne et seule.

Édouard Koltès est mobilisé en Algérie, puis en Indochine, avec de fréquents retours en Lorraine puisqu'à Metz la famille est restée, sauf deux années. En 1955 d'abord, elle avait suivi la mutation à Landau dans le Palatinat allemand : Édouard est commandant du 19^e bataillon de Chasseurs Portés. Puis en

1. Fait prisonnier en juin 1940 à Toul, il est interné au camp de Saint-Mihiel, d'où il parvient à s'évader le 30 juillet pour rejoindre un groupement de l'infanterie de Grenoble le 2 août ; il encadre une unité espagnole à partir du 10 septembre, puis, un mois plus tard, une compagnie de travailleurs étrangers à Bourg-Saint-Maurice, avant de rejoindre Montmélian en Savoie, le 1^{er} novembre. Il est ensuite désigné pour servir dans les départements des colonies, et le 8 février 1941, il embarque de Marseille pour Oran, passe la frontière algérienne et parvient à Oujda, au Maroc ; de là, il est affecté au 6^e régiment de Tirailleurs Marocains, basé à Taza, puis à Rabat, où il passera les années de guerre. Édouard Koltès participera au débarquement en Sicile, et à la reconquête du pays jusqu'en Alsace, avant d'entrer en Allemagne.

2. Bernard-Marie Koltès, *Le Retour au désert*, Minuit, 1988, rééd. 2006, p. 57.

1958, à Angers, où, après une année dans la région de Constantine dans l'Algérie alors en guerre, il est muté à l'École d'Application du Génie pour une seule année. Mais c'est à Metz toujours que la famille retourne. C'est là que l'attente du père entre chaque permission est parfois durement éprouvée, par la mère surtout, les aînés aussi. Le jeune Bernard ne la vit qu'avec la distance d'un âge qui l'en protège, ainsi que l'en préserve une joie dont tous témoignent comme d'une douceur au milieu du manque. Les absences de ce père sont entrecoupées de permissions nombreuses et de retours au foyer¹ qui s'opposent à la légende tenace, souvent écrite, d'un père loin dont l'absence intolérable aurait nourri l'affection pour une mère autoritaire : de Rimbaud fallait-il absolument en faire un tel frère d'armes afin que tous deux vivent, à Charleville et Metz, une enfance similaire ? On aurait tort de faire du capitaine d'Afrique le double de l'officier messin – et les témoignages de proches comme certaines lettres au cours des années suivantes contredisent largement le mythe facile. L'affection qu'il éprouvait pour son père était réelle. Mais autour de ce père, les discussions peuvent être vives. Il faut dire que c'est une forme d'injustice qu'Édouard vit : à ses retours, on lui reproche son absence. Et quand il est absent, Germaine Koltès s'occupe seule des trois enfants qu'elle élève avec rigueur.

Cette vie ne pouvait pas durer. En octobre 1960, Édouard Koltès est admis à sa demande à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel. Ces années laissent en lui une blessure intime et politique. Pour beaucoup d'officiers, ces décennies sont des humiliations : la décolonisation donne aux soldats le goût amer d'une défaite dont ils tiennent responsables l'État et leurs chefs. Pour Édouard, de Gaulle est le premier coupable de ce qu'il vit comme une trahison. Il l'a personnellement connu à Metz où le colonel de Gaulle était son chef de corps. Une profonde inimitié était née déjà. Elle sera renforcée à la fin de la guerre d'Algérie. Alors par vengeance et par dépit, Édouard Koltès mettra un point d'honneur, lui, l'officier de droite, à toujours voter communiste.

Les enfants suivent une éducation religieuse traditionnelle :

1. Dès la fin de l'été 1947, Édouard Koltès est mobilisé en Algérie jusqu'en mars 1948 ; puis en Indochine, sans retour en France, du 7 mai 1951 au 12 décembre 1953. Deux ans plus tard, nouvelle mobilisation en Algérie, du 6 décembre 1955 au 29 septembre 1958 : absence plus longue, mais il bénéficie cette fois de permissions, pendant l'été et Noël.

Germaine est une catholique fervente. La foi est d'abord une question morale dans cette bourgeoisie de province où Dieu est un repère. Ce sont des rites aussi, autant de jalons, dans cette enfance commune. Le 7 avril 1955, Bernard reçoit l'eucharistie, et le 20 mai 1961 a lieu sa communion solennelle. Dates qui comptent pour le jeune enfant. Comme importe la relation qu'il noue avec ses oncles et tantes. Deux frères de sa mère, Pierre et Paul Welsch, sont prêtres ; sa sœur, Jeannette, deviendra religieuse. Avec elle surtout, les échanges sur la foi seront essentiels.

Bernard est scout de douze à quinze ans, et c'est un engagement qui à ses yeux revêt de l'importance : pour la *promesse*, il se prépare longuement. Ses parents sont présents à la cérémonie. Il partira deux étés en camp. Toutes ces années d'adolescence, ses amitiés sont scoutées.

La famille est l'autre valeur cardinale. Pralognan-la-Vanoise, en Savoie, dans la vallée de la Tarentaise, est un refuge où tous se retrouvent pour les vacances dans un chalet construit par ses parents quand Édouard était en Indochine. Pour Bernard et ses frères, la montagne est un terrain de jeu propice à la rêverie. Proches en âge, les trois frères partagent tout. À Pralognan, on retrouve les filles de Josette, une sœur de Germaine : les cousines Marie-Cécile et Dominique Hilt sont comme des sœurs. Il y a aussi Nicole Archen, une jeune fille de près de dix ans de plus que les fils Koltès. Presque une cousine, ou une jeune tante, grande sœur et amie de cœur : Nicole est tout cela à la fois. Plus tard, elle sera infirmière à Paris et vivra dans un appartement à Boulogne-Billancourt qui sera un point de chute pour Bernard, et même presque un foyer.

À Pralognan, Germaine Koltès pratique l'alpinisme et entraîne ses enfants dans de longues randonnées ; Édouard qui a été officier chasseur une grande partie de sa carrière militaire les accompagne. Jean-Marie et François, surtout, sont férus d'escalade et de courses en montagne ; Bernard, moins. Adolescent, il participera à quelques courses, dans le massif de la Vanoise, sur le Dôme du Polset ou autour de la pointe de la Réchasse. Mais après ses seize ans, il laissera ses frères gravir des parois en haute montagne. Là, Bernard pratiquera surtout la solitude.

Les fils Koltès font leur scolarité au collège Saint-Clément. Pour la mère, il paraît mieux fréquenté que l'établissement public du Sablon près duquel ils vivent. Dans le quartier du Pontiffroy, Saint-Clément est une ancienne abbaye bénédictine

du XVI^e siècle occupée après la Révolution par les jésuites, puis l'armée (française, et allemande après 1870), qui redevient collège jésuite à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est alors l'établissement scolaire où une partie de la jeunesse catholique messine fait ses études secondaires.

Le jeune Bernard est d'abord interne, puis externe à la rentrée 1960. C'est un élève sérieux sans être brillant. Son parcours est fragile, marqué par deux redoublements – en sixième et en troisième. L'élève paraît d'une réserve qu'on dirait secrète, pour ne pas dire timide. Singulier, dans sa discrétion. Ses professeurs ne semblent pas l'avoir remarqué. Un enseignant, François Herzog, l'avait mis en garde au collège : « Les textes de Bernard montrent la vie que ses silences ne révèlent pas assez. Les compositions sont toujours des événements. Il ne faut pas que ce soit seulement un événement littéraire. »

À Saint-Clément, si l'enseignement est rigoureux, il n'est pas strictement *jésuite*. Y subsistent l'extrême exigence intellectuelle et la rigueur dans la discipline, le primat accordé aux arts, à la littérature, lieu de pensée et de contemplation. Comme ses camarades, Koltès apprend à écrire dans des rédactions qui font la part belle aux développements d'images. On lui enseigne le privilège de l'énigme sur le réalisme plat : le voilement offre pour les jésuites l'accès à des vérités supérieures où la beauté a toute sa place.

Comme bien des élèves, Bernard est fasciné par la figure d'un de ses enseignants : le père Jean Mambrino. *Max* – c'est le surnom qu'on lui donne à Saint-Clément – est la figure majeure et tutélaire de ces années. Ce prêtre jésuite n'est pas seulement l'enseignant d'anglais et de lettres françaises qui éblouit ses élèves dans ses cours. Il anime également depuis le milieu des années 1950 le ciné-club du « Royal », avenue Gambetta, où la famille Koltès se rend régulièrement, et qui est une institution pour la jeunesse messine. Les débats animés avec le cinéaste et critique Jean-Marie Straub autour des films de la nouvelle vague ou du néo-réalisme italien marque le jeune homme autant que la personnalité de Max, poète épris de la mystique d'un Teilhard de Chardin, lecteur de Claudel ou de Shakespeare, ami d'écrivains comme T. S. Eliot, René Char, Julien Gracq ou Georges Simenon, du cinéaste Roberto Rossellini et de la poétesse britannique Kathleen Raine. Max est le professeur d'anglais de Koltès, mais il est bien plus que cela. Avec lui, les discussions sur la littérature sont passionnantes.

En matière de théâtre, c'est un spectateur fervent, un critique aussi. Un passeur surtout. À ses élèves, il donne à lire Shakespeare et Dostoïevski, et tous les grands romanciers russes : Gogol, Tolstoï, Pouchkine. Koltès s'en nourrit. Comme de Claudel, dont il lit alors les pièces avec passion.

À Saint-Clément comme dans d'autres établissements jésuites, le principe d'enseignement mutuel par *club culturel* organise la vie scolaire. Les élèves s'inscrivent dans des *académies* où ils préparent des spectacles. Mambrino règne sur le club-théâtre qu'il a fondé. Mais Bernard choisit de s'inscrire dans le club-marionnettes dirigé par Raymond Poirson, une grande figure de la marionnette dans la région. Là encore, la réserve de l'enfant est manifeste. Il ne participe pas à l'écriture des spectacles, préfère de loin la confection des marionnettes, costumes, lumières. L'intéresse avant tout la fabrique du spectacle, sa matière vive qu'il peut toucher de ses doigts.

Ces années, il chante avec ses frères dans des *pueri cantores*, la chorale d'enfants « À Cœur Joie ». Entre l'éducation religieuse et scolaire, un troisième enseignement occupe une place immense dans cette enfance : la musique. On la pratique en famille. La mère joue du piano pour ses enfants : Chopin, Mozart. D'Algérie ou d'Indochine, leur père envoyait des disques de la Guilde du disque, jazz et classique. Jean-Marie jouera de la guitare, du piano. Il sera musicien et chanteur. Bernard, lui, choisit l'orgue. Est-ce en raison de son amour précoce et immodéré pour Bach ? Ou parce qu'il voit dans la musique ce qui touche au sacré ? Il reçoit l'enseignement de Louis Thiry, organiste de l'église Saint-Martin de Metz, brillant improvisateur, interprète de Messiaen et Bach qui se passionne aussi pour la musique actuelle.

C'est une enfance sans histoire.

Mais l'histoire, la grande, fait violemment retour par secousses.

La guerre, bientôt, sera dans la petite ville de province. En Algérie dès le début des années 1960, tout est perdu pour la France. En avril 1961, l'échec du putsch des quatre généraux français à Alger éteint les derniers espoirs pour les partisans de l'Algérie française. Certains demeurent loyaux, d'autres choisissent la lutte armée et clandestine sous la bannière de l'OAS créée en février. Au printemps 1961, « Portons la guerre en métropole » est le mot d'ordre des combattants algériens

du FLN, auquel répond l'OAS par des fusillades et des bombes dans certains cafés. Metz et d'autres villes deviennent un nouveau théâtre d'opérations. Metz davantage qu'ailleurs. C'est une ville d'immigration, les aciéries font travailler des ouvriers d'origine nord-africaine depuis des décennies. Ces immigrés sont parfois maintenant perçus comme des traîtres. En juin de cette année 1961, le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes et ses 1 300 paras quittent l'Algérie et Skikda – alors Philippeville – pour rejoindre Moulins-lès-Metz, dans la banlieue de la ville. Les rejoignent début juillet plus de deux mille hommes de la 11^e division d'Intervention, venus aussi d'Algérie où, après le plan Challe et le référendum de janvier, le processus d'indépendance paraît désormais irréversible et accentue la rancœur des militaires. En septembre, le général Massu, qui avait commandé les troupes au début des hostilités, revient lui aussi des colonies perdues pour prendre le commandement de la sixième région militaire à Metz. Il fait défiler les troupes dans les rues. Les soldats rentrés du front sont applaudis par le peuple aux balcons. Pour l'enfant qui les voit à la fenêtre, c'est un souvenir qui ne s'oubliera pas.

Koltès a douze ans.

Il lui faudra du temps pour le comprendre. Non pas seulement les événements qui relèvent d'une Histoire, mais la perception même des lieux et des dates, des sensations et des violences ; il lui faudra le temps de partir, de s'éloigner, et le temps, intérieurement de revenir à ce *désert* que fut la province. Metz existera, mais comme l'envers absolu de ce que sera New York, Lagos, ou Salvador de Bahia – une ville qui existe seulement parce qu'on l'a quittée.

Son adolescence est d'abord celle de toute une jeunesse mes-sine.

La semaine, le collègue scande la vie.

Le soir et en fin de semaine, ce sont les sorties rituelles : en famille, on fréquente le cinéma – westerns, films noirs américains qu'Édouard Koltès aime tant, et des documentaires. C'est l'ouverture sur un imaginaire d'aventure qui peuple aussi ses lectures : Bernard dévore les récits de Jack London.

Le dimanche, on va à la messe.

Il vit aussi la jeunesse insouciante de son temps. Avec les amis, ce sont les inoubliables virées, vers dix-sept ans, dans une voiture de sport qu'un ami plus âgé possède. Des soirées

dans un bar où cet ami a sa bouteille de whisky réservée, où l'on frime. Des amitiés pour la vie. Il en est deux qui naissent là et seront toujours phares dans les lointains, indéfectibles même dans les tempêtes. Il y a d'abord cette fille du même âge, Marie-Thérèse Mercky-Swindenhammer, qu'on appelle Bichette : rencontrée chez les scouts, Bichette sera la confidente privilégiée des premières années. Souvent loin, plus tard à Londres puis en Afrique, elle sera toujours présente comme l'appui sûr, dont l'avis compte.

Puis il y a Madeleine. L'été 1966, à dix-huit ans, Koltès le passe sur un chantier de jeunes à l'abbaye bénédictine d'Oricourt, au sud de Metz. Avec quelques amis et son frère François, ils avaient fondé en juin cette année-là une association, *Citadelle* (en référence à Antoine de Saint-Exupéry), pour engager des travaux autour de l'abbaye. C'est là qu'il rencontre Madeleine Comparot. L'amitié amoureuse qui naît, immédiatement, sera la basse continue de leurs vies. Madeleine sera là, toutes ces années, présente quand il faut relire, quand il faut corriger, quand il faut fêter une première d'un verre de champagne au Wepler, place Clichy, partager un film, une bouteille de vodka. Madeleine est là quand il faut soutenir, quand il faut se soigner. Madeleine sera là dans cette chambre d'hôpital des derniers jours.

Des amitiés joyeuses font la couleur de ces années vécues comme toute une génération née au lendemain de la guerre, éprise de James Dean, de musiques nouvelles, et de soif d'écrire leur propre histoire.